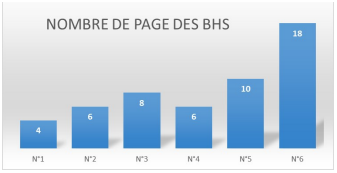
BULLETIN D'HISTOIRE DE LA SOCIOLOGIE — RT49

ANNÉE 4 AVRIL 2018 NUMERO 6

ÉDITORIAL

Notre *Bulletin* prend de l'embonpoint ! Faut-il s'en inquiéter ? Initié en tant que bulletin de liaison de 4 pages visant à maintenir le lien entre les membres du RT49, le voilà qui s'installe avec une pagination à deux chiffres : 10 pages pour le numéro 5 et 18 pages pour ce numéro 6 que nous avons le plaisir de vous communiquer.



Bien sûr, l'actualité en histoire de la sociologie est notre première alliée. Que ce soit celle des colloques ou celle des publications, il y a matière à annoncer d'abord et rendre compte ensuite. De plus, les membres du RT49 refusent rarement lorsque nous les sollicitons, de rédiger un compte rendu, un portrait, voire de réaliser une interview avec l'un de nos aînés. Faudra-t-il passer à la parution trimestrielle ? Nous verrons...

Pour l'heure, ce qui nous importe, c'est l'organisation de notre rencontre inter congrès « Retour sur le droit » qu'il est prévu de tenir à Bordeaux à l'automne 2018. Vous trouverez, page 2, l'appel à contribution. Il propose, aux sociologues et juristes, de revenir sur ce que les sociologues historiques doivent au droit. Une page d'écriture, à nous retourner avant le 15 mai, est demandée à ceux qui souhaitent y participer. Vous pouvez d'ores et déjà bloquer sur vos agendas le vendredi 16 novembre 2018 (et samedi matin si besoin).

Viennent ensuite quelques annonces et notamment celle du colloque de Strasbourg organisé par l'Aislf. Suzie Guth nous a communiqué en avant première le programme (page 3). Nous avons également donné toute leur place aux comptes rendus de deux événements relatifs à Georges Balandier et Émile Durkheim (pages 4 à 9).

Impossible de lister ici les 7 recensions proposées. Certaines portent sur des revues bien connues et d'autres sur les ouvrages qui ne demandent qu'à l'être (pages 10 à 16). Enfin, page 17, notre sixième livraison du *Bulletin d'histoire de la sociologie* se termine par un portrait proposé par Christiane Rondi : celui de Raymond Ledrut, qui façonna la sociologie toulousaine des années 1950 jusqu'aux années 1980.

Que soient remerciés pour leur contribution A. Gaghi, F. de Singly, P. Lassave, P. Steiner, J.-C. Marcel, S. Mosbah-Natanson, S. Guth, A. Tobangui, M. Béra et C. Rondi .

Bonne lecture et n'oubliez pas que nous comptons sur vous pour le *BHS* n° 7 - automne 2018.

Le bureau

Envoi des propositions au bureau :

Compte rendu d'une demi-page : 2 000 signes ; d'une page : 4 000 signes.

Focus ou Portrait d'une page : environ 4 000 signes

SOMMAIRE

Editorial 1

Activités 2

Annonces 3

Comptes rendus 4-9

Lectures 10-16

Portrait 17

ACTIVITÉ

Journée inter congrès 2018 :

« Histoire de la sociologie : retour sur le droit »

Conformément à ce qui a été proposé à l'assemblée générale du réseau thématique 49 au congrès d'Amiens de juillet 2017, nous souhaitons organiser une rencontre autour du droit en vue d'apporter un nouvel éclairage à l'histoire de la sociologie qui nous occupe dans le groupe. Il se trouve que dès l'origine institutionnelle de la sociologie, en France et ailleurs (en Allemagne notamment), la sociologie s'est largement appuyée sur le droit. Comme elle, le droit renvoie à toutes les dimensions de la réalité sociale (famille, politique, économique, criminalité, etc.) et à ce titre, juristes et sociologues ont plus d'un point à échanger. Comme nous, ils travaillent sur la réalité sociale et, à l'occasion, théorisent sur elle à partir de notions ou de mécanismes (contrat, responsabilité, peine, sanctions, transmission, propriété, etc.).

À la réflexion, on s'étonne de constater que jusqu'en 1945 (voire jusqu'avant la généralisation de l'institutionnalisation de la sociologie dans les cursus des universités françaises en 1958), les premiers « sociologues » ont très souvent eu partie liée avec les questions juridiques. On le sait, dès sa thèse, Durkheim accorda au droit une place essentielle puisqu'il s'appuie sur une typologie des formes de droit pour en déduire deux types de solidarités. Avant lui, on ne compte pas les auteurs qui se référaient au droit pour comprendre le social. Tocqueville (magistrat de formation), Le Play, Spencer, Proudhon, Marx, Comte, et bien d'autres encore, accordèrent une attention soutenue aux règles et aux normes juridiques pour caractériser les sociétés humaines et comprendre leur développement. Parmi les contemporains français de Durkheim, on trouve Tarde (magistrat), Richard (une thèse sur l'idée de droit), Lévy-Bruhl (une thèse sur la responsabilité), Worms (thèse de droit, devenu conseiller d'État)... Sans parler des philosophes contemporains comme Fouillée ou Renouvier qui ont pu contribuer à susciter chez Durkheim cet intérêt. En Allemagne, il est difficile de ne pas penser à Weber qui eut une formation juridique et conçut une sociologie du droit. Pendant l'entre-deux-guerres, on pense à des auteurs comme Davy, Fauconnet deux des meilleurs étudiants de Durkheim qui entreprirent leur thèse sur des questions juridiques. Bien d'autres auteurs pourraient être mobilisés (Gurvitch, Le Bras, Halbwachs, etc.), tous importants pour l'histoire de notre discipline.

Cette rencontre se propose très simplement de « faire un point », afin de présenter ce que ces sociologues historiques doivent au droit, pour replonger davantage la sociologie contemporaine dans son bain juridique initial. L'histoire de la sociologie a pour mission de redonner de la vigueur à certaines voies qui ont pu être explorées et qui, pour des raisons multiples (à déterminer), ont été négligées (ou oubliées) ensuite. L'appel s'adresse aux sociologues et historiens de la sociologie, mais aussi aux juristes intéressés par ce travail de remise à l'ordre du jour des connections fondamentales entre deux disciplines qui pensent le social. Pour effectuer ce premier pas de notre réseau d'historiens de la sociologie en direction du droit, la voie privilégiée se fera par auteur, plutôt que par thème (contrat, État, responsabilité, sanctions, propriété, obligation, etc.). Bien conscients que chaque thème pourrait faire en soi l'objet d'un appel autonome, on a préféré se limiter à des auteurs, ce qui a le mérite de ne pas exclure les thèmes, tout en nous remémorant ce que tel ou tel a pu emprunter au droit pour établir sa sociologie.

Cette rencontre d'une ou deux journées (en fonction des réponses), se déroulera à la Faculté de droit de Bordeaux le vendredi 16 novembre 2018 (éventuellement le samedi matin) et trouvera à l'Irdap (Institut de recherche en droit des affaires et du patrimoine) son cadre d'accueil avec le soutien du Centre aquitain d'histoire du droit. Les propositions de communications sont à adresser aux responsables du RT49, Matthieu Béra, Jean-Paul Laurens et Patricia Vannier pour le 15 mai. Une page suffira.

PROJET D'AFFICHE

ANNONCE

Strasbourg : une sociologie au coeur de l'Europe

Se tiendra au Palais universitaire de Strasbourg les 17 et 18 mai 2018 le colloque « Strasbourg : une sociologie au cœur de l'Europe ». Organisé par le CR11 Histoire de la sociologie de l'Aislf, son programme (sous réserve de modifications de dernière minute) est le suivant.

Jeudi 17 mai 2018
(salle Tauler)

8h30 : Prises de parole introductives

1er jour : Strasbourg : la sociologie au cœur de l'Europe : Weber, Simmel, Halbwachs, Gurvitch…

Matin : époque wilhelminienne

9h : *Modération Roland Pfefferkorn*

Suzie Guth « Max Weber à Strasbourg (1883-1887) : une préfiguration de ses thématiques de jeunesse ». **Hinnerk Bruhns** « Max Weber : Le sociologue et la guerre ». **Denis Thouard** « L'Europe selon Georg Simmel ».

11h : *Modération Hinnerk Bruhns*

Antoine Savoye « Charles Grad : un pré-sociologue alsacien à l'époque wilhelminienne de l'Université de Strasbourg ». **Karen Denni** « Hermann Baumgarten et sa famille ».

Après-midi : après 1918

14h30 : *Modération Suzie Guth*

Gilles Montigny « Maurice Halbwachs à Strasbourg. Premières leçons sur les classes sociales ». **Nader Vahabi** « Maurice Halbwachs à Strasbourg. La reconstruction sociologique de la mémoire (1925) ».

16h : *Modération Monique Hirschhorn*

Baudry Rocquin « Une vie sociologique provinciale bien remplie : Maurice Halbwachs et Georges Gurvitch à Strasbourg dans l'entre-deux-guerres (1919-1940) ». **Patricia Vannier** « Georges Gurvitch, un hyperactif de retour des États-Unis ».

17h30 – 17h45 : Clôture

Vendredi 18 mai 2018
(salle Fustel de Coulanges)

2e jour : Confrontations épistémologiques en Europe

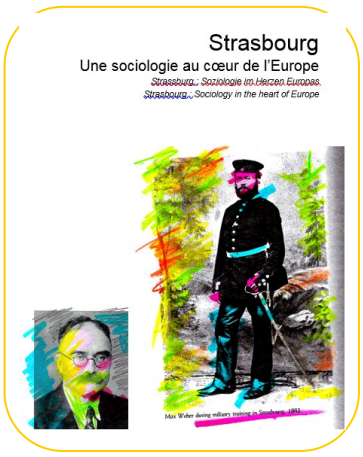
Matin : discussions disciplinaires européennes

8h30 : *Modération Denis Thouard*

Nicolas Sembel « Durkheim et Mauss, deux sociologues au cœur de l'Europe ». **Teresa Grande** et **Lorenzo Migliorati** « Les rapports entre Maurice Halbwachs et Vilfredo Pareto ».

10h45 : *Modération Patricia Vannier*

Monique Hirschhorn « Gusdorf, un philosophe face aux sciences humaines ». **Françoise Olivier-Utard** « La mise en œuvre de l'École des Annales à Strasbourg ». **Roland Pfefferkorn** « Max Weber et la *Wertfreiheit* ».



Après-midi : rayonnement outre-mer

14h30 : *Modération Jean-Paul Laurens*

J. L. de Carvalho Filho « La réception des *Formes élémentaires de la vie religieuse* au Brésil ». **Ali Aït Abdelmalek** « Karl Marx, Émile Durkheim et Max Weber ».

16h : *Modération Antoine Savoye*

Somé Roger « Parcours de Dominique Zahan en Afrique ». Alexis **Tobangui** « L'enfant africain et ses univers dans l'œuvre de Pierre Erny ».

17h30 - 17h45 : Clôture

ANNONCE

Conference on Durkheim, Mauss and the Category Project

Un colloque intitulé "Multiplying Durkheim. Hidden Texts, Hybrid Categories, and Holistic Thought" est organisé à l'Université de Cologne (Allemagne) du 28 au 30 juin 2018 par Johannes Schick, Mario Schmidt et Martin Zillinger.

Programme : **Jean-François Bert** (Lausanne), **Jane Guyer** (Baltimore), **Sondra Hausner** (Oxford), **Wendy James** (Oxford), **Bruno Karsenti** (Paris), **Paul Kockelman** (Yale University), **Sue-Stedman Jones** (Oxford-Paris), **Robert LaFleur** (Chicago), **Patrice Maniglier** (Université Paris Nanterre), **William Watts Miller** (Ofxord), **Stephan Moebius** (Graz), **Morten Axel Pedersen** (University of Copenhagen), **Anne W. Rawls** (Boston), **Gildas Salmon** (Institut Marcel Mauss), **Nicolas Sembel** (Aix-en-Provence).

Les mondes en mouvements de Georges Balandier

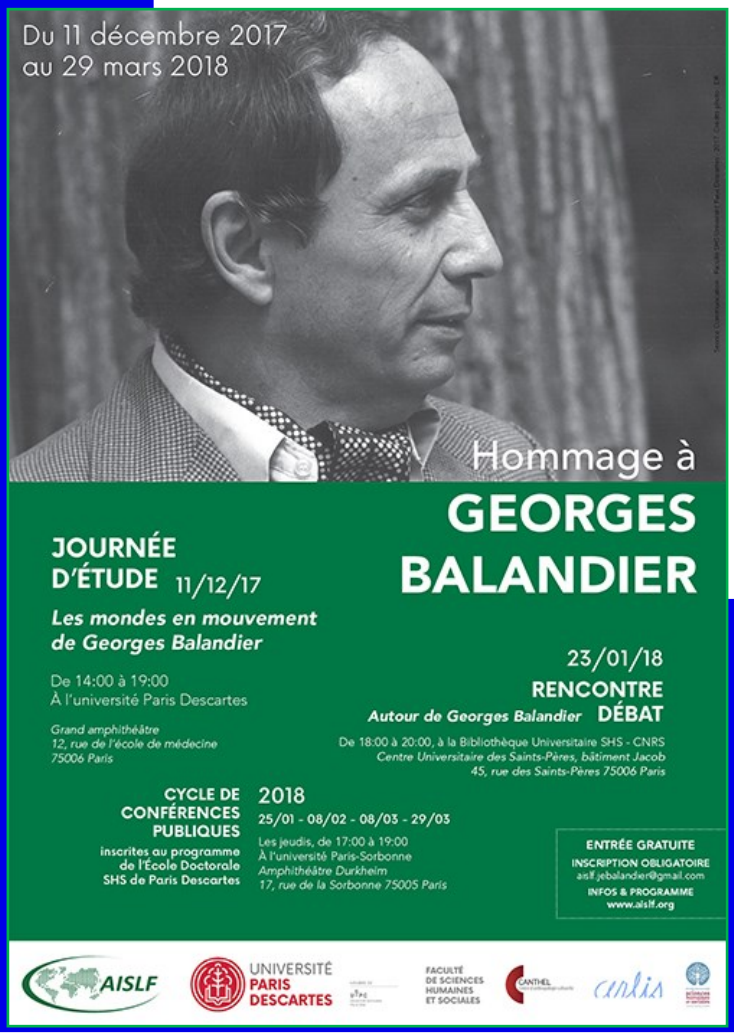
COMPTE RENDU

Le grand amphithéâtre du siège de l'université Paris Descartes a accueilli le 11 décembre 2017 une journée d'étude en hommage à Georges Balandier organisée par le Canthel, équipe d'accueil de l'université dirigée par Erwan Dianteill, en collaboration avec l'Association des sociologues de langue française (Aislf) représentée par Monique Hirschhorn. Cet événement était suivi le lendemain d'une présentation du numéro 6-7 de la jeune revue *cArgo* (*Revue internationale d'anthropologie culturelle et sociale* - *cf.* photo page suivante) qui réunit des textes ayant servi de base à plusieurs communications. Par la suite, une série de quatre conférences se sont déroulées de janvier à mars 2018 (*cf.* encadré page suivante).

Pour ce qui est de la journée du lundi 11 décembre 2017, elle a débuté par la projection d'un fragment de « L'anthropologie des moments critiques », entretien réalisé avec Balandier en novembre 1995, dans lequel est détaillé notamment le concept de « nouveaux Nouveaux Mondes », qui fédère les pistes de réflexion développées par Balandier à partir de *Pouvoir sur scène* (1980).

Dans sa conférence, **Jean-Pierre Dozon** a évoqué surtout la rencontre avec Balandier du début des années 1970, quand ce dernier dirigeait sa thèse portant sur la Côte d'Ivoire. Dozon a tenu à rappeler la place de Balandier dans le milieu des africanistes de l'époque et à rétablir la centralité de la notion de *socius* dans sa pensée et son ancrage sociologique. Balandier, qui n'allait plus en Afrique, se sentait surtout proche des *Cahiers internationaux de sociologie,* revue dans laquelle il avait publié son premier texte programmatique, « La situation coloniale : approche théorique » (1951). Cet ancrage sociologique est lié à l'influence de Georges Gurvitch, avec lequel il avait collaboré au Centre d'études sociologiques et auquel il succéda à la direction des *Cahiers* (1965), après en avoir longtemps été le secrétaire général, à la présidence de l'Aislf (1967) et à la Sorbonne (1967), en suivant le conseil de Raymond Aron sur ce dernier choix.

Sur le thème de l'ancrage disciplinaire de Balandier, **Bernard Valade** a, de son côté, insisté sur l'importance de l'histoire institutionnelle dans le profil d'un chercheur qu'il convient de regarder plutôt selon la manière dont il se définit lui-même. Il a analysé le contenu des cours dispensés à travers les annuaires universitaires en insistant sur les distinctions que Balandier faisait entre sociologie, ethnologie et anthropologie. Valade propose finalement l'expression « anthropologie sociologique », qui rend compte de la complexité d'un trajet et d'une pensée mise en évidence par d'autres participants à la journée d'étude. Balandier, comme de nombreux sociologues qui se sont imposés dans les années 1950, n'était pas normalien. Il obtint un diplôme de l'Institut d'ethnologie en 1943 et fit un pre-



Paris, Université Paris Descartes, 11 décembre 2017

De janvier à mars 2018
CYCLE DE CONFÉRENCES PUBLIQUES
inscrites au programme de l'École Doctorale SHS Paris Descartes

Présentées par Monique Hirschhorn (professeure émérite, université Paris Descartes, CERLIS, présidente d'honneur de l'AISLF)

Jeudi 25 janvier 2018 La territorialisation du sacré
Robert Ziavoula (professeur à l'INALCO, CESSMA)

Jeudi 8 février 2018 À la recherche d'une anthropologie postcoloniale perdue
Jean Copans (ancien professeur, université d'Amiens et université Paris Descartes, CR 37 de l'AISLF)

Jeudi 8 mars 2018 Une anthropologie de la surmodernité est-elle possible ?
Jan Spurk (professeur, université Paris Descartes, PHILéPOL, GT 29 de l'AISLF)

Jeudi 29 mars 2018 Jusqu'où la situation coloniale définie par Georges Balandier permet-elle de penser le monde contemporain ?
Marie Salaün (professeure, université Paris Descartes, CANTHEL)

mier passage au Musée de l'Homme. Réfractaire au Sto (Service de travail obligatoire), il entra dans la Résistance en 1943. Reprenant ses études à la Libération, il rétablit le contact avec le Musée de l'Homme et Michel Leiris ce qui le conduisit, à partir de 1946, sur des terrains africains dont il prit en compte l'historicité, notamment au Sénégal, en Mauritanie, en Guinée et au Congo. Influencé par la lecture de *L'Âge de l'homme* (1939), il publia un roman (qui n'était pas sa première expérience littéraire), *Tous comptes faits* (1947), tentative d'écriture de soi dont **Nadège Mézié** a fait une présentation précise et passionnée.

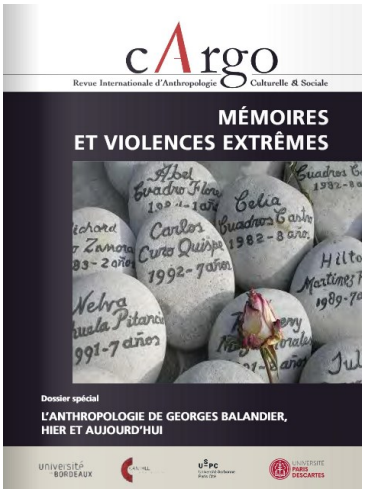
Membre du Centre d'études sociologiques, proche de Gurvitch, Balandier entra au Cnrs en 1952, soutint ses thèses en 1954 et obtint la même année un poste de directeur d'études à la section de sciences économiques et sociales de l'Ephe. Il enseigna également à l'Iep (1951-1961), à l'Ens (1961-1966), à l'Institut d'ethnologie et fut directeur de la section de sciences humaines de l'Office de la recherche scientifique et technique outre-mer (Orstom, actuel Ird), institution dans le cadre de laquelle il a effectué ses premières recherches de terrain autour de 1950. Élu à la Sorbonne sur une chaire de sociologie africaine en 1962, il sera transféré sur la chaire de sociologie générale en 1966. Ses nombreuses insertions institutionnelles visent à aider ses étudiants, pour la plupart des africanistes.

Si cet ancrage institutionnel et son profil d'africaniste indépendant dans ses choix théoriques et politiques ont été soulignés par les professeurs **Abel Kouvouama**, qui s'est penché sur la notion de modernité, et **Erwan Dianteill**, qui a insisté sur les manières dont Balandier a envisagé la notion de sacré, reste la question de l'activité de Balandier après les années 1980, riche en publications. L'extrait de l'entretien présenté en ouverture suivait la parution presque simultanée de trois ouvrages susceptibles d'ouvrir des perspectives et stimuler l'imagination du chercheur, comme l'a souligné **Mélissa Elbez**, doctorante à l'Ehess. Ce sont justement les références évoquées par Elbez qui ont donné lieu à une controverse, la plus notable du colloque, sur la question de l'administration de la preuve dans les derniers travaux de Balandier. Le débat a eu pour toile de fond l'hypothèse lancée par la jeune ethnologue sur les raisons de l'incompréhension des disciples de Balandier du caractère de son engagement.

Une session du colloque préparée par Monique Hirschhorn et Patricia Vannier a été dédiée à l'implication de Balandier dans l'organisation de l'Aislf. Fondateur et membre du bureau depuis 1958, Balandier en fut le président de 1965 à 1968. **Edward Tiryakian**, lui-même membre marquant et président d'honneur de l'Aislf, s'est attaché à présenter l'activité de Balandier, leader « juste, rationnel, efficace » dans la recherche d'un compromis lors de la crise survenue en 1971 à l'occasion du congrès qui s'est tenu à Hammamet, en Tunisie, quand Chedly Ayari fut désigné à la présidence de l'association. Comme l'a souligné **Régine Oboa**, Balandier veillera par la suite à la présence d'un représentant du continent africain dans le bureau de l'Aislf.

La conférence finale de **Jean Copans**, ancien professeur aux universités d'Amiens et Paris Descartes, auteur d'un ouvrage remarqué sur la pensée de Balandier (*Georges Balandier, un anthropologue en première ligne*, 2014), s'est attaché à montrer l'unité d'une œuvre diverse qui refuse l'ancrage dans des traditions, qui évite parfois de suivre les pistes ouvertes mais qui peut être néanmoins systématisée autour des thèmes centraux et de deux moments, celui de la « situation coloniale » et celui des « nouveaux Nouveaux mondes ».

Andrei Gaghi



Revue *cArgo*, n° 6-7, 2017

« Durkheim et la fin de sa vie »

COMPTE RENDU

Le public dans l'amphithéâtre Durkheim

Marie Durkheim envoie un télégramme, le jeudi 15 novembre 1917, à son cousin Marcel Mauss : « Papa décédé sans souffrance ce matin ». Émile Durkheim vient de mourir à son domicile, 4 avenue d'Orléans à Paris. Il était en congé maladie depuis un moment. Il ne parvenait plus à écrire de sa main. Il avait dicté, avec l'aide de son épouse, une lettre à Marcel, au début de novembre, dans laquelle il y a cette phrase : « Mieux vaut mourir que de vivre ainsi ». Tous ses proches reconnaissent que Durkheim, en plus des attaques dont il avait été l'objet comme « mauvais français », avait du mal à se remettre de la mort de son fils, André, « mort pour la France », en décembre 1915. Mauss écrira ainsi : « La perte (d'André) doublement sentie, paternellement et intellectuellement, a été la cause de la mort de Durkheim ».

Plusieurs colloques ont célébré les 100 ans de la mort de Durkheim – notamment ceux de Bordeaux, « La postérité de l'œuvre de Durkheim cent ans après », et d'Amiens, « Durkheim et la socialisation » - en proposant des bilans. Le Centre de recherches sur les liens sociaux (Cerlis), lui, s'est centrée sur la dernière période de la vie de Durkheim, à Paris. Cette journée d'études s'est déroulée le 15 novembre 2017, dans l'amphi Durkheim, à la Sorbonne. Elle s'est prolongée en fin d'après midi, par la pose, dans la bibliothèque SHS de l'Université Paris Descartes du buste original de Durkheim, sculpté par Paul Landowski, retrouvé après plusieurs décennies de disparition. **Matthieu Béra** en retrace l'histoire (*cf.* Le retour du buste de Durkheim). Cela a permis, grâce au réseau de Béra, de mobiliser les membres de la famille Durkheim (y compris Mauss) qui se sont retrouvés nombreux à participer au colloque et à la « restitution » du buste. Ce fut donc un moment durkheimien émouvant.

Durkheim, administrateur, juif, et patriote

L'essentiel de l'œuvre savante de Durkheim publiée de son vivant renvoie à la période où l'auteur a vécu à Bordeaux (à l'exception des *Formes élémentaires de la vie religieuse*, 1912). La seconde partie de sa vie universitaire se déroule à Paris, à partir d'octobre 1902, après sa nomination à la Sorbonne. Lors de la journée d'études, **Marcel Fournier** reprend des éléments mis en forme dans son *Émile Durkheim* pour insister sur la place de Durkheim, surnommé en particulier par Agathon, pseudonyme du fils de Gabriel Tarde, et de Henri Massis, « le régent de la Sorbonne », grâce au soutien de Louis Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris, qui l'avait aussi nommé à Bordeaux. Liard meurt quelques semaines avant Durkheim, le 21 septembre 1917. Sans doute pour imposer son école et ses membres, Durkheim ne sacrifie pas tout à son temps intellectuel ; il accepte de nombreuses tâches administratives.

Autour de Durkheim

À partir de la Guerre de 1914, Durkheim consacre une autre partie de son temps à la Patrie sous la forme d'écrits de propagande, et de multiples engagements. Ainsi Durkheim et Ernest Lavisse, avec plusieurs autres auteurs, publient en 1916, *Lettres à tous les Français*, tiré à trois millions d'exemplaires. **Jean-Christophe Marcel** insiste surtout *sur L'Allemagne au-dessus de tout*, publié l'année précédente. Durkheim cherche à comprendre comment les allemands appartenant à la « la grande famille des peuples civilisés » en deviennent-ils « barbares ». Pour Durkheim, « c'est le besoin de s'affirmer, de ne rien sentir au-dessus de soi, l'impatience de tout ce qui est limite et dépendance, en un mot la volonté de puissance ». Pour être sûr de cette « autonomie intégrale », l'État doit tenir les autres États « sous sa dépendance. S'il ne leur fait pas la loi, il risque de subir la leur ». On comprend la densité du titre retenu par Durkheim, « L'Allemagne au-dessus de tout » qui résume parfaitement le sens de « la maladie de la volonté » dont souffrait l'État allemand.

On sait que Durkheim a pris une grande distance à la religion juive, celle de sa famille d'origine, et en particulier celle de son père rabbin. Matthieu Béra, dans son *Émile Durkheim à Bordeaux* souligne que d'après les déclarations au moment des recensements, Durkheim supprime David comme premier prénom en mettant Émile à la place, autour de 1901. En février 1913, Marie Bella Durkheim se marie avec Jacques Halphen, son père refuse une cérémonie religieuse, ce qui fâche sa sœur, la mère de Mauss. Cependant, la situation des Juifs en Europe Orientale et en Russie amène Durkheim à se soucier de « ses frères d'origine qui souffraient en leur qualité de juifs ». Il écrit à son neveu, comme le rapporte Fournier, « jamais je n'ai autant enjuivé ». **Pierre Birnbaum**, à la suite de son chapitre « Émile David Durkheim. La mémoire de Massada », dans *Géographie de l'espoir. L'exil, les Lumières, la désassimilation*, s'étonne des analyses de Durkheim sur l'Affaire Dreyfus, à partir de plusieurs textes, comme la réponse de Durkheim à Henri Dagan sur l'antisémitisme (1899). Durkheim rend compte de ce mouvement comme la recherche de bouc émissaire lors d'une crise : « On savait donc enfin à qui s'en prendre du trouble économique et de la détresse morale où l'on vivait. C'est des juifs que venait le mal ». Mais Birnbaum s'interroge pourquoi les juifs seraient-ils des parias, pour reprendre les termes mêmes de Durkheim ? Et surtout il ne comprend pas comment Durkheim affirme que « notre antisémitisme actuel est la conséquence et le symptôme superficiel d'un état de malaise social » ? Birnbaum bute sur ce « superficiel ». Il en vient à reprocher à Durkheim l'évitement qu'il manifeste vis-à-vis de son origine juive alors même que d'une part dans ses travaux sa culture juive est mobilisée à de nombreuses reprises, et que d'autre part, il a été attaqué sur cette origine (« M. Durkheim est juif. Sa race le domine. Il s'est approprié une sociologie pour en faire, en la déformant, une sociologie juive », selon Dom Besse).

Durkheim comme ressource

Aujourd'hui les étudiants découvrent dès la première année de licence Durkheim, il leur est présenté comme un « grand père », fondateur de la sociologie. Ils s'imaginent une continuité tranquille de l'histoire de la discipline. C'est inexact. En effet, en 1958, les cent ans de la naissance de Durkheim ont été oubliés par la Sorbonne. Ce n'est pas par hasard. C'est le reflet notamment de la position de Jean Stoetzel qui, dès 1946, prononce à Bordeaux une conférence anti-durkheimienne (republié dans la *Revue Française de Sociologie*, en 1991). Ce futur professeur de la Sorbonne veut rompre avec Durkheim et le durkheimisme : « Il y a eu, entre Durkheim et nous, un déplacement complet des points de vue ». Avec ironie, il espère que contrairement aux « excellents travaux philosophiques de Durkheim », le temps est bientôt venu « où l'on verra les meilleurs sociologues écrire d'exécrables ouvrages de philosophie. À ce moment la sociologie sera une science ! » Pour Stoezel, Durkheim a « inventé un phlogistique sociologique, stérile et paralysant. On peut se demander s'il ne vaut pas mieux mettre les jeunes générations de futurs chercheurs à l'abri de son influence ».

À l'estrade M. Fournier, A. Barrère et J.-C. Marcel

C'est dans ce contexte de luttes entre générations que Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron vont prendre une position opposée en défendant Durkheim, au nom de la sociologie comme science. Dans leur article contre la philosophie du sujet, ils affirment que « toutes les sciences sociales vivent dans la maison du

F. de Singly et J.-C. Passeron

Durkheim et la fin de sa vie (suite)

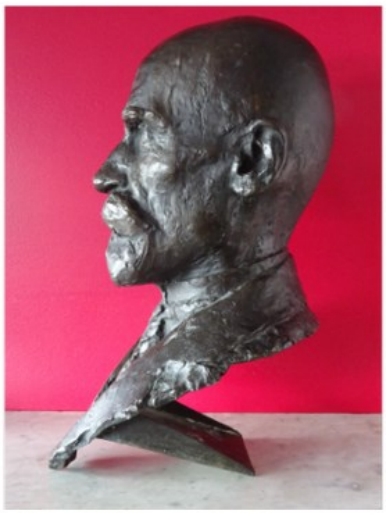
Durkheimisme, à leur insu pour ainsi dire, parce qu'ils y sont entrés à l'envers ». Dans *Le métier de sociologue*, publié en 1968, ils prennent appui explicitement sur Durkheim. Dans les remarques sur les choix de textes, Bourdieu, Chamborédon et Passeron notent : « si nous avons choisi nombre de textes sociologiques dans l'œuvre des fondateurs de la sociologie, et en particulier de l'École Durkheimienne, c'est que la reconnaissance distraite que l'on accorde aujourd'hui à la méthodologie de Durkheim nous paraît propre à en neutraliser plus efficacement les acquis épistémologiques que ne le ferait un refus délibéré ; c'est, plus profondément, que la situation de commencement est la plus favorable à l'explicitation des principes qui rendent possible un type nouveau de discours scientifique ». **Jean-Claude Passeron** explicite dans son entretien avec François de Singly les raisons stratégiques de ce « retour » à Durkheim. Il avoue – aveu inédit - que lors de leurs premières rencontres entre eux deux - Bourdieu et Passeron (lorsque le premier part à Lille, et que le second arrive à Paris pour la Sorbonne) - Bourdieu propose de « faire du Durkheim, ça c'est du solide ». Ils lui adjoignent Max Weber et Karl Marx. Durkheim a donc été présent dès le départ de leur aventure intellectuelle en 1961. Et depuis *Le Métier de sociologue*, dans les enseignements d'introduction à la sociologie, figurent en très bonne place *Les Règles de la méthode sociologique* et *Le Suicide*. Durkheim re-fait partie de l'arbre généalogique de la discipline.

Deux autres communications consacrées à une relecture de Durkheim clôturent le colloque. **Olivier Martin** dans « La matérialité et les objets dans la pensée de Durkheim » se demande pourquoi la technique occupe si peu de place, tout en effectuant un relevé systématique des occurrences du thème. Il renvoie aux *Règles de la méthode sociologique* dans lesquelles Durkheim affirme que des « objets matériels incorporés dans la société », ne « peut venir l'impulsion qui détermine les transformations sociales car ils ne recèlent aucune puissance motrice ».

Jean-Manuel de Queiroz (à l'initiative du colloque. *Cf.* photo) revient sur un point central de l'œuvre de Durkheim, l'individualisme, dans « Du personnage à la personne ». Le texte le plus explicite est, au moment de l'Affaire Dreyfus, « L'individualisme et les intellectuels » (1898). Pour Durkheim, la « qualité pure » attachée en l'humain (forme d'individualisme moral) fonde cette nouvelle religion moderne qu'est le « vrai » individualisme. Mais comment cette qualité s'incarne-t-elle en chacun ? De Queiroz s'interroge donc sur cette forme particulière, et un peu mystérieuse qu'est la « singularité impersonnelle ».

François de Singly

Les interventions lors du colloque sont en ligne sur :
http://www.cerlis.eu/mise-en-ligne-des-interventions-du-colloque-la-fin-de-vie-de-durkheim-15-11-2017/?platform=hootsuite.



Le buste original de Durkheim sculpté par Landowski

Le retour de Durkheim

Emile Durkheim réunissait peu les collaborateurs de *L'Année sociologique*, il intervenait surtout par lettre. Mais en 1913, pour les 55 ans de Durkheim, et aussi pour ses 25 ans d'enseignement supérieur, une fête est décidée. Célestin Bouglé, voisin de Paul Landowski (marié à Geneviève Nénot, fille de Paul Nénot, architecte de la nouvelle Sorbonne) à Boulogne propose qu'un cadeau marque ce double anniversaire, un buste. Tous les collaborateurs de *L'Année sociologique* ne sont pas enthousiastes, mais Durkheim trouve, le 15 avril, jour de la rencontre, « très beau » son buste. Et il le mettra dans son bureau jusqu'à sa mort. Il avait posé pendant l'année 1912, une dizaine de fois.

Dans une lettre retrouvée par Matthieu Béra, de Durkheim à Marcel Foucault, Durkheim le remercie d'avoir souscrit à l'achat de ce « magnifique souvenir ». Terry Nichols Clark, dans son *Prophets and Patrons, The French University and the Emergence of the Social Sciences*, estimera qu'une cérémonie de la tribu réunie ne peut se faire sans l'érection d'un totem.

Après la mort de Durkheim, le buste circule dans la famille, en particulier pour en faire des copies. Selon Béra, qui fin limier, a mené l'enquête, au moment d'un divorce, l'un des membres de la famille s'éloigne, en emmenant le buste avec lui. Il le met en vente aux Pays-Bas. Un entrepreneur, True Freltoft, qui avait eu des cours de sociologie avec Dominique Bouchet voit le buste dans une vitrine, et l'achète. Il le met dans son bureau. Mais quelques années plus tard, il se demande si Durkheim ne serait pas mieux à la Sorbonne. Il prend contact avec François de Singly qui avait évoqué ce buste dans une conférence mise en ligne. Le président de Paris Descartes, Frédéric Dardel, accepte de l'acheter.

Il est décidé de mettre le buste à la bibliothèque SHS de l'Université Paris Descartes, premièrement parce que Durkheim était un grand lecteur et passait beaucoup de temps en bibliothèque, comme l'a prouvé Béra ; deuxièmement parce que cette bibliothèque était antérieurement celle du Centre d'études sociologiques (Ces), rue Cardinet, dirigée après la guerre par Yvonne Basch, épouse de Maurice Halbwachs ; et troisièmement parce que les portes monumentales de l'ancienne faculté de médecine, au 45 rue des Saints-Pères, sont aussi de Landowski.

La cérémonie a lieu le 15 novembre, cent ans jour pour jour après la mort de Durkheim, en présence de nombreux membres de la famille Durkheim et Mauss, mobilisés par Béra, et aussi d'Elisabeth Caillet, la petite fille de Landowski et d'Amélie Cruppi (seconde épouse de Paul, et petite-fille d'Isaac Crémieux).

François de Singly

Les familles Durkheim et Mauss autour du buste

Le buste original de Durkheim, sculpté par Landowski, à la bibliothèque SHS de l'Université Paris Descartes

LECTURE

Bibliothèques et sciences sociales

« Bibliothèques et sciences sociales », *Les Études Sociales*, n° 166, 2e semestre 2017, 224 pages.

La dernière livraison de la revue *Les Études Sociales* confirme la diversification de ses axes d'intérêt hors de la seule histoire du mouvement d'idées et d'études initiées il y a plus d'un siècle par Frédéric Le Play et dont elle est la lointaine héritière. Ce nouveau numéro consacré aux bibliothèques est à cet égard un peu le frère jumeau du numéro 160 (2014), qui ouvrait une fenêtre sur les relations épistolaires entre les chercheurs en sciences sociales. Ces deux numéros traduisent en effet l'attention nouvelle portée par l'histoire des sciences humaines aux instruments et dispositifs de recherche. Correspondances, bibliothèques, fichiers, magnétophones, journaux et cahiers intimes ou de terrain, forment le pendant des microscopes, télescopes et autres cyclotrons des sciences de la nature. Intermédiaires trop souvent méprisés qui fabriquent le corps et l'âme de la connaissance dirait Bruno Latour qui a depuis un certain temps lancé la course à tout ce que ces « véhicules du savoir » charrient et mettent eux-mêmes en circulation. Loin de l'image de forteresse close de la célèbre nouvelle de Jorge Luis Borges (« La Bibliothèque de Babel »), les bibliothèques ici visées ne s'établissent d'ailleurs qu'en nœuds de réseaux de transformation de signes que chaque livre opère.

Dans son introduction au dossier, le coordinateur (**Matthieu Béra**) ne cache pas le caractère expérimental de l'entreprise consistant à mobiliser des chercheurs autour de la question de ce que les bibliothèques font à l'existence des savoirs et en particulier les leurs. Bibliothèques privées des savants eux-mêmes donc, mais aussi bibliothèques générales pour grand public, bibliothèques spécialisées selon diverses configurations disciplinaires, le champ fut laissé grand ouvert dans l'appel à contributions. Le résultat s'avère à la fois modeste et prometteur. Nombre de chercheurs sollicités en histoire des sciences humaines ont hésité puis renoncé, souvent du fait de publications en cours, mais les spécialistes en « bibliothéconomie », souvent eux-mêmes bibliothécaires, leur sont opportunément venus au secours, mettant au jour de façon détaillée les modes de fonctionnement de ces équipements censés concentrer les signes pour mieux les disperser. C'est d'ailleurs sur ce paradoxe suggestif auquel aboutit l'introduction au dossier : lieux plus ou moins stables dans leurs murs, rayons, tables et réserves, les bibliothèques ne doivent leur existence qu'aux flux continus de savoirs qu'elles « rangent pour qu'ils soient dérangés » par les infinis usages qu'elles engendrent en tant que lieux de lecture et de rencontre.

Bibliothèque du Bureau International du Travail

Le dossier part d'analyses circonstanciées du rapport instrumental entretenu par des savants célèbres avec leur propre bibliothèque pour atteindre en fin de parcours l'étude des professionnels mêmes de l'équipement. Dans l'intervalle, l'examen des lecteurs d'établissements publics, puis des liens que les bibliothèques spécialisées nouent avec les laboratoires, multiplient les angles d'approche. Le lecteur est ainsi invité à plonger d'emblée dans « l'atelier » de Marcel Mauss à travers les restes de sa bibliothèque brusquement démantelée sous Vichy (**Jean-François Bert**). On s'étonnera ensuite de la double bibliothèque d'imprimés et de manuscrits, quasi livres de notes de lectures, entassés dans le manoir de famille de Gabriel Tarde, lieu qu'il désignait comme son « cerveau extérieur » (**Louise Salmon**). Loin de ces ateliers particuliers, l'histoire de la lecture publique en bibliothèque reste encore mal connue, mais l'apport des registres de prêt indique une voie prometteuse comme le montre celui de la Bibliothèque Nationale au XIXe siècle (Bruno **Blasselle**). Véritable institution consacrée à une grande figure nationale, la Bibliothèque de la Fondation Charles de Gaulle, révèle ensuite comment l'instrument de lecture se fait lieu de sociabilité intellectuelle et politique (**Bernard Lachaise**). Dans le même ordre d'inscription de l'objet dans un réseau serré

de pratiques savantes et d'acteurs politiques, la bibliothèque de l'Organisation internationale du travail, installée après-guerre dans les années 1920 à Genève, fut façonnée dans ses volumes et classements mêmes par le traitement documentaire sous pression dont elle fut le siège (**Marine Dhermy-Mairal**). Autre cas de fabrication de l'outil par l'histoire, les pérégrinations dans Paris de la bibliothèque de la Société d'économie et de sciences sociales fondée par Le Play en 1880 donnent à voir les enjeux que le fonds transmis a représenté pour ses milieux d'accueil successifs (**Antoine Savoye**). L'histoire de la bibliothèque Lévi-Strauss, retracée de 1960 à aujourd'hui, montre pour sa part sa transformation progressive depuis le simple équipement de laboratoire, notamment avec son précieux fichier ethnographique universel, jusqu'au centre documentaire en anthropologie dont le rayonnement international est démultiplié par le numérique (**Marion Abélès, Sophie Assal**). Le dossier se termine enfin sur l'évocation d'Eugène Morel, bibliothécaire inventif qui au début du siècle dernier réinvestit curieusement son expérience de polygraphe dans la classification décimale de bibliothèques populaires (**Agnès Sandras**). On mesure mieux, grâce à ce numéro pionnier, à quel point l'attention portée à un véhicule central du savoir suscite des perspectives de recherche sur ses transformations, notamment au seuil de la transition numérique déjà amorcée depuis quelques années.

Pour finir, les fidèles de notre bulletin seront sans doute fort intéressés par les excellentes notes critiques qui accompagnent la livraison et qui portent sur quelques derniers titres en histoire des sciences sociales.

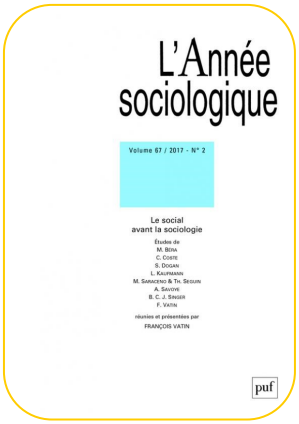
Pierre Lassave

LECTURE

Le social avant la sociologie

Le titre de ce volume de *L'Année sociologique* ne laisse pas de doute sur la dimension historique du propos : il s'agit d'examiner ce qui se passe avant l'émergence de la sociologie comme savoir institué, suite à l'œuvre des grands ancêtres de la discipline : Émile Durkheim en France, Max Weber (et Georg Simmel) en Allemagne, Vilfredo Pareto en Italie. Le titre ouvrait sur deux options : on pouvait attendre une étude sur le *social comme objet* en se demandant comment il pouvait être traité avant que les sociologues ne s'en emparent. Le social, c'est-à-dire « les lois de l'ordre social » comme le dit assez justement le *Dictionnaire de l'Académie française* en 1798 à propos des tâches que doit prendre en charge l'Académie des sciences. Le présent volume ne prend pas exactement cette voie comme l'explique **François Vatin** dans son introduction : « Le ″social″ était donc bien là avant ″la sociologie″. La question posée dans le présent dossier est de comprendre les conditions de la genèse de la sociologie sur ce terreau d'une interrogation sur le social » (p. 290), même si certaines contributions abordent plus ou moins indirectement le social comme objet.

Après un texte introductif que François Vatin consacre à la philosophie sociale, le volume s'organise d'une manière chronologique, en prenant la normativité comme fil directeur pour contraster le discours sur le social précédant l'émergence de la sociologie et cette dernière. Viennent successivement : Montesquieu et son concept de social, tout à la fois ontologique, épistémologique et réaliste par **Brian C. J. Singer** ; les tensions politiques (individu/société, nature/artifice, pluralité/unité) que **Laurence Kaufman** place au cœur de la réflexion d'Emmanuel Sieyès, inventeur du mot sociologie avant Auguste Comte ; l'histoire universelle de Comte, d'Antoine Cournot et d'Herbert Spencer que **Salih Dogan** étudie comme forme de mise en ordre du social ; une relecture de la *Réforme sociale* de Frédéric Le Play avec laquelle **Antoine Savoye** cherche à éclairer les enjeux actuels de la sociologie ; le projet de refondation de la politique de Constantin Pecqueur dont **Clément Coste** montre qu'il est étroitement associé au projet de cet éminent contributeur au socialisme français. Les deux derniers textes du recueil se rapprochent de la période fondatrice de la sociologie : **Marco Saraceno** et **Thomas Seguin** montrent la filiation allant de l'énergétisme social d'Ernest Solvay à sa réinterprétation par Weber ; **Matthieu Béra**, de son côté, montre quelles furent les disciplines dans lesquelles Durkheim avait trouvé les ressources pour fonder sa sociologie.



Comme cette liste le montre, aucun ou presque des grands noms de la science sociale du 19e siècle n'est oublié - bien que Karl Marx, le comte de Saint-Simon et Alexis de Tocqueville soient absents, tout en ouvrant vers des pistes peu fréquentées avec Sieyès, Pecqueur ou Solvay. Chacun, selon ses perspectives de recherches trouvera dans les articles du volume le moyen de nourrir sa propre réflexion.

Philippe Steiner

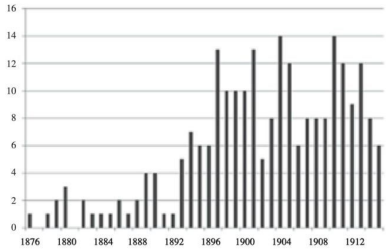
« Le social avant la sociologie », *L'Année sociologique*, vol. 67, n°2 - numéro coordonné par François Vatin, Presses universitaires de France, 290 pages.

LECTURE

Une « mode » de la sociologie

Ce livre se propose de revisiter le récit de la naissance de la sociologie française, en prenant au pied de la lettre les propos d'auteurs (dont Tarde) qui, autour de 1900, constatent l'émergence d'une « mode » éditoriale autour de la sociologie. L'étudier comme un fait éditorial, en combinant l'étude sur les publications et les auteurs, permet de renouveler l'histoire de la naissance de la discipline en France, habituellement centrée sur le récit de son institutionnalisation et de la « victoire durkheimienne », reléguant les « vaincus » au rang de « mondains » ou « dilettantes ».

C'est ce qu'explique le premier chapitre qui reconsidère le « mouvement sociologique » (S. Frickel et N. Gross, « A General Theory of Scientific / Intellectual Movements », *American Sociological Review,* vol. 70, n°2, 2005, pp. 204-232) débarrassé de la vision téléologique de l'institutionnalisation, regroupant des pratiques intellectuelles hétérogènes associées à des hommes et des logiques diverses. Il s'agit de montrer que la sociologie a été un attracteur puissant dans la France fin-de-siècle, d'explorer certaines dimensions de son histoire en s'éloignant du durkheimocentrisme et en montrant qu'elle a été plus diverse que ce qu'on entend généralement ; enfin qu'elle se comprend dans une histoire sociale et culturelle élargie des disciplines.

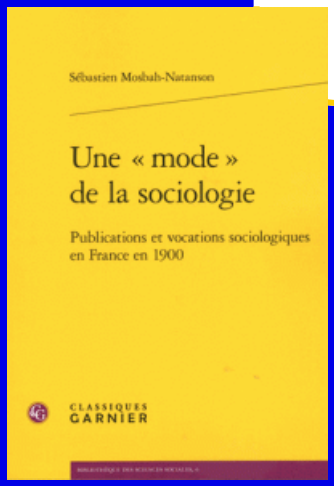


Evolution des publications « sociologiques » entre 1876 et 1915

Le deuxième chapitre traite, avec les méthodes bibliométriques, un corpus constitué de l'ensemble des publications qui se réclament de la sociologie (ou d'une expression connexe) entre 1841 et 1925 à partir du *Catalogue général de la librairie française* (428 publications, 236 auteurs). L'ambition est de dévoiler le « répertoire » des activités intellectuelles placées sous le sceau de la sociologie, combinées avec les profils sociaux et intellectuels des auteurs, afin de dessiner une cartographie originale de la « vocation » sociologique. On constate alors une explosion éditoriale autour du titre de « sociologie », et l'existence d'une centaine d'auteurs inconnus de l'historiographie. Si bien que se pose la question de savoir si ces livres et auteurs contribuent à la naissance de la sociologie comprise comme entreprise de connaissance scientifique du social. Pour y répondre, est proposée une typologie des ouvrages basée sur leur proximité avec une définition du texte scientifique selon Jean-Michel Berthelot. Un premier pôle d'ouvrages « scientifiques » sont inscrits dans un espace commun de références et de reconnaissances académiques ; un deuxième groupe « extra-scientifique » oscille entre référence à la science et orientation politique marquée ; un groupe intermédiaire montre une intention sociologique, mais est peu ancré dans le mouvement sociologique.

Les deux chapitres suivants examinent les « vocations » sociologiques, c'est-à-dire la signification de l'engagement sociologique des auteurs du corpus, aussi sous la forme d'une typologie. Les formes *universitaire* et *leplaysienne* sont les plus connues. La vocation *publique* est liée aux mondes administratif et juridique, à celui des sociétés savantes et des académies, et renvoie à la figure de l'amateur érudit qui, sans être un spécialiste, se préoccupe de questions sociales avec une ambition pratique à tonalité politique, et par insatisfaction à l'égard de l'économie politique. La forme *positiviste* entend perpétuer la tradition de Comte, et concerne les derniers disciples en fin de carrière. La forme *catholique* émerge des luttes présentes à l'intérieur du mode catholique, entre catholicisme social et conservatisme doctrinal, et à l'extérieur, en s'opposant au libéralisme et au socialisme. Elle conçoit une organisation sociale selon les principes de la doctrine sociale de l'église. Elle concerne de jeunes prêtres, ou encore des écrivains et des hommes de lettres qui se réfèrent à la sociologie (organiciste) comme fondement d'une doctrine socialiste ou nationaliste à orientation racialiste. Au total, une démonstration stimulante qui invite à reconsidérer la naissance de la discipline et qui appelle des investigations ultérieures pour mieux connaître les vocations « mineures » de la sorte identifiées.

Jean-Christophe Marcel



Sébastien Mosbah-Natanson, *Une « mode » de la sociologie. Publications et vocations sociologiques en France en 1900*, Paris, Classiques Garnier, 2017, 297 pages.

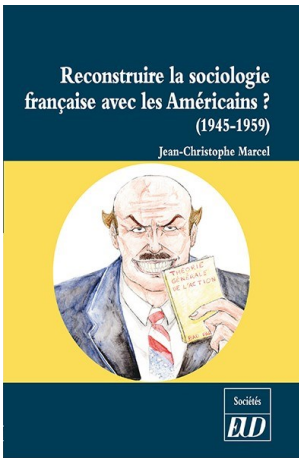
LECTURE

Reconstruire la sociologie française avec les américains ?

L'ouvrage de Jean-Christophe Marcel participe du renouvellement contemporain des travaux sur l'histoire de la sociologie française et, par une problématique originale, constitue une tentative innovante de reprendre une histoire de la « reconstruction » de la sociologie française après 1945. En prenant comme objet la réception de la sociologie américaine dans les deux revues sociologiques françaises de la période, à savoir *L'Année sociologique* 3e série et les *Cahiers internationaux de sociologie*, Marcel cherche à démontrer que l'on peut ainsi avoir accès à une « mine d'informations sur la façon dont évoluent les paradigmes et les disciplines » , mais aussi qu'« écrire et publier un texte dans une revue est aussi une 'activité concrète' » (p. 139) que l'historien des sciences sociales doit examiner attentivement. La confrontation avec la sociologie américaine, à travers la forme du compte rendu, est alors un enjeu majeur pour des sociologues français qui déplorent « l'absence d'un paradigme unifié » (p. 142) pour la discipline tout en partageant une « sorte de 'holisme méthodologique' » (p. 16) qui fonde largement leur critique des productions trop analytiques et individualistes provenant d'outre-Atlantique.

La démonstration empirique de l'ouvrage repose sur deux parties à la méthodologie robuste, la première étant consacrée à la réception de la sociologie américaine dans *L'Année sociologique* et la seconde dans les *Cahiers internationaux de sociologie*. Si l'on peut interroger ce découpage qui, parfois, n'évite pas les redondances, il permet à l'auteur de suivre au plus près les « courants de réception » (p. 25) de cette sociologie américaine, diverse elle aussi. Le livre permet aussi de dresser un portrait des sociologues français, jeunes et moins jeunes, impliqués dans ces deux revues. Si les figures de Davy, pour *L'Année sociologique*, et de Gurvitch, pour les *Cahiers*, se distinguent, se dégage aussi une nouvelle génération que l'historiographie a mise en lumière pour son rôle dans l'émergence d'une sociologie empirique (Touraine, Isambert, Crozier, Reynaud, etc.). Ce travail critique que Marcel étudie témoigne, d'une part, de la connaissance fine que ces derniers ont acquis de la sociologie américaine, mais aussi, d'autre part, du rôle joué par ce travail dans leur formation et, par suite, dans la sociologie qu'ils développeront. On peut prendre l'exemple de la sociologie industrielle américaine qui est longuement discutée par ces jeunes sociologues français dirigés par Friedmann qui, lui-même, commente « abondamment » les travaux de Mayo et d'autres sociologues et psycho-sociologues du travail. L'un des angles d'attaque des sociologues français relève de ce que Marcel qualifie de « sempiternelle critique théorique » (p. 43) qui vise à la fois le trop grand poids donné à la psychologie dans les analyses américaines, mais aussi le « primat accordé à la microsociologie » au détriment « de ce qu'est en réalité le social » (p. 120). Ce dernier point se retrouve dans de nombreuses critiques des travaux américains portant sur des thématiques variées (les classes sociales, la culture par exemple). À travers l'analyse fine des comptes rendus de Touraine, il est même possible de voir « se profiler les problématiques qui seront développées dans sa thèse sur *L'Évolution du travail aux usines Renault* » (p. 120).

L'ouvrage permet aussi de revenir sur la réception de quelques auteurs américains majeurs dont le destin français a été complexe. Marcel revient ainsi sur les lectures critiques faites d'auteurs comme Parsons, Moreno ou Malinowski. Le cas de Parsons est sans doute ici le plus intéressant sur le plan de la reconstruction théorique de la sociologie française. La faible réception de Parsons, en dehors du travail long et persévérant de Bourricaud, est ainsi analysée au regard d'une situation française qui est à la recherche d'un paradigme unifiant, mais dont les patrons ne pouvaient accepter un « modèle alternatif et concurrent » (p. 149) aux ambitions théoriques affirmées. Moreno, quant à lui, et son approche sociométrique ont une place conséquente, largement oubliée depuis, du fait du rôle que Gurvitch lui donne dans « son projet de reconstruction de la sociologie » (p. 73) qui s'adosserait sur la microsociologie du psychologue d'origine roumaine. Au-delà du cas Moreno, Marcel souligne le rôle, largement dénigré aujourd'hui dans une « histoire historisante », d'un Gurvitch qui a été le « catalyseur de toute une réflexion » orientant immanquablement « le commentaire des travaux américains » (p. 149).



Jean-Christophe Marcel, *Reconstruire la sociologie française avec les Américains ? (1949-1959)*, Dijon, Editions Universitaire de Bourgogne, 2017, 174 pages.

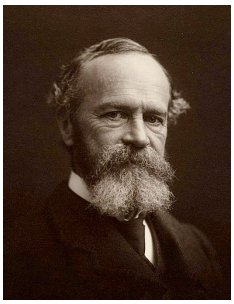
Revisiter la renaissance de la sociologie française après 1945, à travers le prisme des comptes rendus, permet ainsi de reconstituer tout à la fois des réseaux et des carrières en voie d'institutionnalisation, mais aussi le travail cognitif effectué par cette génération de sociologues. Marcel démontre ainsi la pertinence, pour l'histoire de la sociologie, d'une « sociologie des idées » (p. 140) qui se penche véritablement sur les « produits cognitifs » (p. 141).

Sébastien Mosbah-Natanson

LECTURE

The Interactionist Imagination

C'est un vaste panorama des fondateurs de l'interactionnisme symbolique que Michael Hviid Jacobsen nous donne à lire : qu'il s'agisse de Georg Simmel, Robert E. Park, George H. Mead, Everett C. Hugues, Herbert Blumer, Erving Goffman, Anselm Strauss, Harold Garfinkel, Howard Becker et Manford H. Kuhn, fondateur de l'école interactionniste de l'Iowa. D'autres auteurs tels Stanford Lyman, Arlie R. Hochchild et Gary A. Fine ont abondamment illustré l'interactionnisme en lui donnant de nouveaux objets. Selon Greg Smith auteur de *Georg Simmel : Interactionist Before Symbolic Interactionism ?* (2017) l'examen historique des sources de l'interactionnisme est extrêmement rare comme si cette école de pensée, ou ce mouvement n'avait pas d'origines. Or les sources simmeliennes sont nombreuses et relèvent du caractère anthropologique et psychologique de l'œuvre de l'auteur berlinois et strasbourgeois. Comme le mentionne Jacobsen toutes les sources n'ont pas donné lieu à publication, ainsi on aurait pu penser à William James qui a lui-même donné matière à réflexion à Park, son étudiant. Le parti pris de l'ouvrage, d'étudier d'abord les origines et ensuite d'évoquer des travaux remarquables fondés sur cette méthodologie, nous permet de voir le déploiement dans le temps de ce champ disciplinaire qui se situe au carrefour de trois orientations : sociologique, anthropologique et psychologique. Si Simmel, Mead, Hugues, Goffman, Becker apparaissent comme les fondateurs de ce qu'il est convenu d'appeler la seconde École de Chicago, Kuhn est l'inspirateur d'une école de pensée dites d'Iowa qui se distingue de celle de Chicago par son apparition plus tardive, ainsi que par une orientation psychologique plus affirmée. Elle est fondée sur le *self* et ses différentes interprétations tant dans l'espace personnel que dans le champ social. C'est Goffman qui serait selon Jacobsen l'homme-orchestre de l'interactionnisme symbolique tant par ses exemples que par sa manière de voir et de faire ; l'auteur réfute cependant toute appartenance à quelque école que ce soit, mais force est de constater sa centralité dans le monde interactionniste.



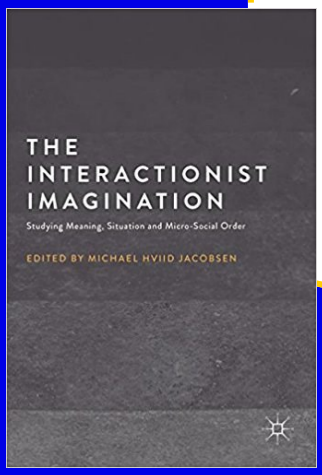
William James

Ils sont peu connus en France alors qu'ils sont considérés aux États-Unis comme des interactionnistes novateurs et créatifs : il s'agit de Stanford Lyman, Arlie R. Hochschild et Gary A. Fine, ce dernier a dirigé les publications sur : *A second Chicago school ? The development of a postwar American Sociology (1995)*. La sociologie de Lyman est surtout remarquée pour ses travaux sur les problèmes raciaux, ceux des Asiatiques et ceux des Noirs du Sud dans un ouvrage où il traite du jeune Park tant en Allemagne qu'en Alabama. Il est l'auteur d'une sociologie de l'absurde, considérée comme une sociologie de la vie quotidienne où il montre que le sens est un construit social. Hochschild développe une sociologie des émotions et de l'intimité, elle insiste sur la commercialisation de l'intimité dans le monde d'aujourd'hui. Fine s'est spécialisé dans les petits groupes et leurs créations culturelles qu'il s'agisse de la jeune Ligue de Baseball ou des cueilleurs de champignons, il a crée le concept de la culture idiosyncrasique en mêlant à la fois les apports de la dynamique des groupes, et ceux des études folkoristes ou ethnographiques.

Avec cet ouvrage ambitieux Jacobsen a donné de la profondeur et de la durée à l'interactionnisme symbolique. Les références lointaines à Simmel et Park semblent tout à fait pertinentes dans la mesure où l'interactionnisme est un mixte qui relève de l'empirie, de la vie quotidienne, d'une sociologie des sens, comme d'une sociologie du petit nombre, des usages et de ces quartiers « spécialisés » de Chicago qui firent la renommée sulfureuse de la ville et celle des sociologues du bâtiment des Social Sciences Research au *Eleven Twenty Six*. Il semblerait cependant qu'il aurait pu prendre en considération des auteurs tels William F. Whyte et Lloyd Warner de Yankee City pour voir l'amorce de ces interactions telles qu'elles furent observées.

Erving Goffman

Suzie Guth



Michael Hviid Jacobsen (Ed.), *The interactionist imagination. Studying meaning, situation and micro-social order*, Londres, Palgrave Macmillan, 2017, 422 pages.

LECTURE

Les gangs de jeunes Italo-Américains

Suzie Guth, livre ici son septième ouvrage sur la sociologie américaine. L'ouvrage *Les Gangs de jeunes Italo-Américains* condense et analyse plus de 3 000 pages de recueils biographiques du célèbre gang du Chicago des années 1930, le « *Forty-two* ». Entre tournantes, vols et rites de dégradation de leur école, l'auteur retrace leurs parcours dans l'élaboration d'un imaginaire groupal. Cet ouvrage se propose de présenter les modalités de cette recherche, amorcée en 1930, les financements dont disposent les chercheurs, et surtout les institutions qu'ils fondent pour poursuivre leurs recherches. Pourquoi étudier les gangs ? À cette question de nombreuses réponses peuvent être apportées. Ceux qui ont entamé ce type de travail à Chicago dans les années 1930 avaient pour but de comprendre les gangs « *de l'intérieur et avec leurs mots* ». Les gents du quartier de *Taylor street*, les qualifiaient de vauriens, de racaille, de graine de criminel, en un mot de *tough guys*. Aux yeux des Américains d'origine ils étaient des *Dago,* des métèques venus d'Italie avec une forme de criminalité dont on pensait qu'elle était d'origine européenne et qu'elle allait essaimer aux États-Unis. Or, la plupart des familles des Abruzzes, de Calabre, des Pouilles, de Sicile empruntent leur criminalité à la plupart des aspects de l'Amérique. Ces jeunes rêvent tous de faire partie d'un Club athlétique à l'instar de celui des *Ragen's Colts*, un gang célèbre de Chicago en 1919. Ils rêvent aussi de devenir des big shots, de gros bonnets, mais parmi ceux que l'auteur évoque, personne n'y parviendra. L'auteur évoque également un nouveau gang, alias le *Sholto gang*, dont les données ont été recueillies par Saul Alinsky et ses collaborateurs, dont les membres suivent en l'imitant le gang célèbre *Forty Two* qui leur sert de groupe de référence. Ce dernier fait la « une » des journaux des Chicago en 1930, il est lui aussi basé dans le quartier italien de *Taylor Street*. Dans leurs bolides volés (hot cars), ces jeunes Italo-Américains semblent étrangement familiers : il faut qu'ils soient à la mode, celle du West End, qu'ils flambent en une nuit le produit de leurs vols, qu'ils se payent du bon temps *« avec leurs petites pépées »*, c'est à ce prix qu'ils ne seront plus des *Dago*, des métèques. Les destins de ces jeunes gens furent pour certains tragiques, d'autres, sont arrivés à se tirer d'affaire alors que rien ne semblait les y prédisposer.

Alinsky apparaît en filigrane dans ces histoires de vie, il assiste aux procès des jeunes gangsters, il leur rend visite à l'hôpital où ils sont blessés, il les voit aussi en prison et leur donne les nouvelles de leurs camarades. Il joue auprès d'eux le rôle d'un aîné qui ne les juge pas et qui apporte un cadeau tel un *angel food cake* pour Lorenzo blessé par balle, voire de l'argent quelquefois. Quand éclate la guerre d'Espagne, Alinsky pense que les affaires du monde sont plus importantes que celles de ces jeunes gens. Il se sent appelé à agir et s'engager. Plus tard, en 1940, il s'engagera à *Back of the yards* avec les syndicalistes et les hommes d'Église et mettra en place un Conseil de communauté à l'image de celui crée par Clifford R. Shaw, le directeur du département de sociologie du *Juvenile Research Center*. L'autre Conseil, le CAP constitue aujourd'hui encore un élément important de la lutte contre la criminalité à Chicago par l'implication des communautés dans leurs quartiers. Ces conseils participatifs ont su répondre à des problèmes sociaux qui nécessitaient l'engagement des membres du quartier.

Suzie Guth a abordé la problématique des gangs de jeunes de Chicago sous plusieurs aspects. Elle a fait la genèse des travaux menés, tant à l'Université de Chicago qu'à l'Institut de Recherches sur la jeunesse où un département de sociologie a été crée. Il est réputé pour la série d'ouvrages de criminologie menés sous la houlette de Shaw qui, grâce aux récits autobiographiques, veut donner au lecteur une vision personnelle du délinquant que celui-ci soit détrousseur d'ivrognes (Jack Roller) comme Stanley ou violeur comme Sidney.

L'étude des gangs nous fait prendre la mesure des interactions dans un groupe, et plus généralement dans tout groupe humain. Ainsi pour l'auteur, un gang, ce n'est pas seulement un groupe de jeunes écoliers qui font l'école buissonnière et qui trouvent les moyens plus ou moins ingénieux pour voler de l'argent et des marchandises. Le gang est un groupe en action qui a permis à l'observateur sociologue, psychologue de voir en son sein l'élaboration d'une dynamique interne, d'une dynamique de l'action et d'un ensemble d'interactions qui fondent ce flux psychique commun dont parle le psychologue William James. C'est à partir des études sur les gangs que la psycho-sociologie des groupes est née selon Didier Anzieu. C'est à partir de ce nœud de relations que l'on a pu enfin élaborer dans l'empirie ce que Georges Gurvitch avait appelé la microsociologie. Ces études menées dans les années 1930 sont pleines de fraîcheur, elles nous font mesurer combien les formes de délinquance du passé sont proches de celles que l'on croise aujourd'hui en France, car elles sont souvent similaires à celles des quartiers, des cités, des zones de pauvreté et des premiers établissements pour les migrants.

Suzie GUTH, ***Les gangs de jeunes Italo-américains***, Paris, L'Harmattan, Paris, 2017, 281 p.

Alexis Tobangui
Université Marien Ngouabi, Brazzaville

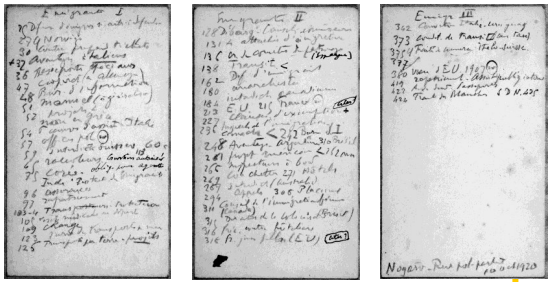
Une histoire de la fiche érudite

LECTURE

Bert Jean-françois, *Une histoire de la fiche érudite*, Villeurbanne, Presses de l'Enssib, 2017, 144 pages.

Cet ouvrage original et stimulant, comme le sont souvent ceux de Jean-François Bert, traite de la « fiche » érudite et des « ficheurs », « fichards » et « fichistes » (titre du chapitre 3). Il est raccordé aux travaux d'anthropologie du savoir et à ce titre préfacé par Christian Jacob. Il s'inscrit dans la lignée de Foucault (la notion de dispositif, *Les Mots et les choses*) ou de Pérec (*Penser/classer*), ces penseurs de la pensée. Il n'a pas été sans nous rappeler *Les Origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note en bas de page* d'Anthony Grafton (1998) que Bert ne mentionne pas. Il étudie l'activité scientifique dans sa « concrétude » (introduction), afin de « repenser les logiques de la création » et pour se pencher sur « la dimension matérielle et incarnée des idées » (conclusion).

L'auteur nous fait visiter les ateliers de quelques savants pour découvrir leurs « techniques intellectuelles », leur arrière-cuisine, leur méthode pratique de travail. Les archives de la pensée de certains nous ont parfois laissés des milliers de petites fiches « bristol », autant de traces d'un labeur incessant de décomposition analytique du réel et de classement, pour ces intellectuels à l'affut des détails, obnubilés par la perte (de mémoire, d'idées, de faits). Ces ficheurs invétérés visent à « transformer le monde » en fiches et rêvent de le dupliquer ; ce sont des compulsifs, des obsessionnels de l'accumulation, soucieux de classer des milliers de faits, de trouver l'ordre le plus pertinent, sans repos de l'esprit. Depuis le XVII[e] siècle, le fichier offre aux savants, avec peut-être des variations nationales, dans toutes les disciplines des sciences humaines (linguistique, archéologie, histoire, ethnologie, droit et démographie), la possibilité de thésauriser, d'organiser et de relier d'innombrables faits. Les fichiers d'antan préfigurent les ordinateurs actuels, qui améliorent sans cesse les systèmes de tris et de recherche (chapitre 5). En outre, loin d'avoir disparue, la fiche *manuscrite* continue d'occuper les étudiants, leurs enseignants, les chercheurs en quête d'appropriation et d'incorporation des savoirs. On pense avec les mains et on apprend par corps - comme disait Bourdieu. « La fiche oblige à écrire, donc à penser » (chapitre 2). Et le rythme lent du fichage est aussi celui de la pensée qui (se) pense.



Trois fiches, de format standard 125 × 75 mm, contenues dans le fonds Célestin Bouglé et sur lesquelles il résume un seul ouvrage
Fonds Bouglé, Bibliothèque nationale de France

Les chapitres 3 et 4 ne manquent pas de saveur : on apprend les débats provoqués par ces ficheurs obsessionnels, qui auraient perdu l'essentiel, l'âme de la recherche et la forme des beaux récits, mués en *compilator*, auteurs exclusifs de recueils et de manuels, victimes définitives d'une érudition aussi vaine que sèche. Le chapitre 4 nous fait découvrir une littérature sérieuse sur les « pathologies de ficheurs », qui luttent comme de beaux diables contre les illusions de maîtrise, d'exhaustivité (cumulative ou réticulaire), de mémoire totale (alors que ficher décharge des efforts de mémoire et tend à la menacer). Le ficheur finit par se couper du réel et condamne à jamais son imagination et sa créativité. Il faudrait donc se prémunir contre l'érudition pure et parfaite, l'exégèse maniaque, pour retrouver l'inspiration. Au final, on ne sait plus qui a raison, des ficheurs ou des fichés, des doctes (ficheurs) ou des mondains (savants sans fiches). L'auteur confesse avec humour avoir écrit son livre sans fiche - et nous avouons l'avoir fiché. Au final, toute la différence est là : il a écrit ce livre et nous son compte rendu. Il faut de tout pour faire un monde.

Matthieu Béra

Photo du casier extensible : © O. Decoudum / Archives Borgeaud

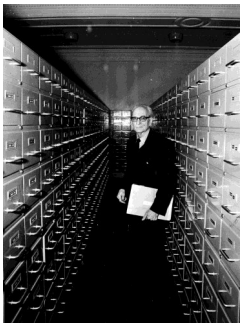


Photo de Claude Lévi-Strauss : © J.-P. Martin, Collège de France

Lecture gratuite sur http://www.enssib.fr/presses/catalogue/une-histoire-de-la-fiche-erudite

PORTRAIT

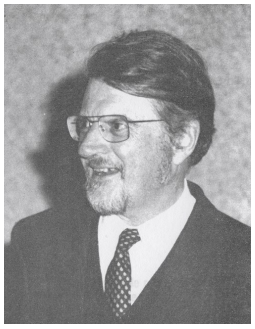
Raymond Ledrut (1919-1987)

Raymond Ledrut est né le 1er avril 1919 à Paris et fait ses études au Lycée Buffon. Élève au Lycée Henri IV, il se prépare à l'Ens quand la guerre éclate. Engagé volontaire, il est en juin 1940 fait prisonnier dans les Vosges et en 1941 rapatrié en zone non occupée grâce à de faux papiers. Il termine sa licence à Toulouse sous la direction de Georges Bastide et soutient en 1942 son Diplôme d'études supérieures de philosophie « *Dialectique et Participation dans le Philèbe de Platon* ». Il est reçu en 1943 au concours de l'agrégation de philosophie. Il fût élève de Michel Alexandre, Gaston Bachelard, Robert Blanche ou Maurice Halbwachs.

En 1943, Ledrut devient professeur de philosophie au Lycée David d'Angers puis délégué départemental du Mouvement national des prisonniers de guerre mais aussi rédacteur de la revue *Delta. Revue de littérature.* Après guerre, il enseigne au Lycée Pierre-de-Fermat à Toulouse (1946-1959) puis est rapidement nommé chargé de cours à la Faculté de lettres de Toulouse. À la fin des années 1950, il est détaché au Cnrs et crée le Centre de recherches sociologiques de Toulouse. Il prépare également ses thèses sous la direction de Georges Gurvitch (« *Sociologie du chômage* » et « *Sociologie urbaine et aménagement urbain* », 1966) et devient secrétaire des *Cahiers internationaux de sociologie*. Il est promu maître de conférences en 1967 puis professeur titulaire à la Faculté des lettres et sciences humaines de Toulouse (ex. Université de Toulouse-le-Mirail, aujourd'hui Université Jean-Jaurès) en 1968. Ledrut dirigea le Centre de recherches sociologiques (associé au Cnrs en 1975) ainsi que le département de sociologie (Institut de sciences sociales) de l'Université de Toulouse-le-Mirail jusqu'en 1982.

Il est cofondateur avec Henri Lefebvre puis directeur de la revue *Espaces et Sociétés* et de la collection *Sociologie des Formes* jusqu'à son décès en 1987. Il est bien sûr président de l'Association internationale des sociologues de langue française (Aislf.) Il en organisa deux congrès ceux de Toulouse en 1978 et Paris en 1982. Il préside également l'Association de recherche de synthèse et l'Association toulousaine pour le développement des études et des recherches sociologiques (Atders) qui perdure de nos jours.

Ledrut a contribué de manière décisive à notre discipline principalement dans les domaines suivants : sociologie de l'espace, organisation de l'espace et urbanisme, sémiologie de l'espace, théorie de l'espace social ; sociologie de la culture, valeurs et modèles culturels, les imaginaires et la théorie de la représentation, les changements culturels contemporains ; théorie générale de la société, épistémologie des sciences sociales, théorie des formes sociales, le nihilisme contemporain et la dialectique historique.



Ses principaux ouvrages sont : *Sociologie du chômage* (1966) ; *Sociologie urbaine* (1968) ; *Les Images de la ville* (1973) : *L'Espace en question* (1977) ; *La Révolution cachée* (1979) et *La Forme et le sens dans la société* (1984). De multiples autres publications listées dans le *Bulletin de l'Aislf* (n° 4, 1987) donnent une idée plus précise de ce bouillonnant sociologue à qui la sociologie doit beaucoup et qui ne s'est jamais départi de son humanisme, de sa curiosité et de sa simplicité faisant une priorité à ses lourds devoirs familiaux sur une carrière possiblement éclatante dans la Capitale.

Christiane Rondi
Secrétaire émérite de l'Aislf

Témoignages de collègues et étudiants extraits de *Raymond Ledrut, dits et inédits* (1990).

M. Membrado : Peut-être était-il insaisissable et seul son rire malicieux continuait à raisonner dans les couloirs alors qu'il avait déjà disparu.

C. Rivals : Si, dans la tribu des sociologues et des professeurs de sociologie il ne chercha jamais à être un « modeleur de têtes », un faiseur de disciples, il ne fût jamais non plus un « coupeur de têtes » .

H. Coury : Je dirai que c'était un de ces professeurs dont les élèves devenus des hommes se souviennent avec attendrissement qu'ils les ont « eus ».

M.-C. Viguier : Ledrut était un éveilleur.

C. Béringuier : Un humanisme classique et humain, un humour pétillant et plaisant, et aussi corrosif et décapant. Sa parole est un espace de liberté, un lieu de doute.

M. Gauthier : Personnage humain et simple… comprenant au mieux les difficultés et problèmes de chacun.

J. Maltcheff : Chez cet homme de science l'esprit et le cœur bruissaient ensemble .

J. Bel : L'image que je garde… c'est cette rigueur qu'il savait transmettre avec tant d'élégance et de tact.

M. Blanc : Le grand mérite de Ledrut a été de mettre l'accent sur l'essentiel : l'apprentissage de la conception de la recherche avec tout ce que cela comporte d'invention, mais aussi d'hésitation et de risque.

M. Drulhe : Un sociologue attentif à la vie de son temps, soucieux de l'expérimentation en Sciences Sociales.

F. Bailly : Par son activité incessante il faisait la démonstration vivante qu'un combat politique et social était aussi une éducation de ceux qui voulaient participer.

S. Clément : Curiosité d'abord pour les choses de la vie, pour ce qui relevait du vivant : sa passion pour la botanique, en particulier pour les fleurs de montagne, alliait l'esthétique à la classification, le plaisir de la découverte en marchant à la reconnaissance de la vie toujours recommencée.

LE BUREAU DU RT 49

Matthieu Béra	**Bordeaux**	**bera@u-bordeaux.fr**
Jean-Paul Laurens	**Montpellier**	**jean-paul.laurens@univ-montp3.fr**
Patricia Vannier	**Toulouse**	**patricia.vannier@univ-tlse2.fr**

COLLECTION DES *BULLETINS D'HISTOIRE DE LA SOCIOLOGIE*

N° 1, Octobre 2015, 4 pages

Actualité : Sessions du 6e congrès de l'Afs à Versailles/Saint-Quentin / Journée d'étude inter congrès sur les archives à Montpellier
Lecture : « Rééditer R. Hertz »
Portrait : M. Bernès

N° 2, Mars 2016, 6 pages

Actualité : « On se régale ! » / Colloque sur les écoles de pensée à Dijon
Lecture : *Sociological Amnesia* / *Genèses par Genèses*
Entretien : E. Tiryakian
Portrait : R. Park

N° 3, Décembre 2016, 8 pages

Actualité : « Qu'est-ce qu'un école de pensée ? » (Colloque de Dijon) / 7e Congrès de l'Afs à Amiens
Compte rendu : Congrès de l'Aislf à Montréal
Lecture : « M. Weber : une nouvelle traduction » / « R. Worms dans *Les Études Sociales* » / *French sociology*
Portrait : G. Duprat

N° 4, Juin 2017, 6 pages

Actualité : Nos sessions au 7e congrès de l'Afs à Amiens / 60 ans de sociologie à Toulouse
Lecture : « L'intelligence de la pauvreté » (*Les Études Sociales*) / *Quel avenir pour la théorie sociologique ?*
Entretien : B. Valade
Portrait : F.-A. Isambert

N°5, Octobre 2017, 10 pages

Actualité : Le RT49 au 7e Congrès de l'Afs à Amiens / L'AG du RT49 à Amiens
Compte rendu : « Lettre d'outre-tombe » (Centenaire Durkheim à Bordeaux) / Mauss, l'indiscipline savante (Collège de France) / « 60 ans de sociologie à Toulouse »
Lecture : « Sociologues en politiques : autour de Bouglé » (*Les Études Sociales*)
Portrait : G. Richard

Les anciens numéros du *Bulletin d'histoire de la sociologie* sont disponibles sur demande auprès des membres du bureau

Le dernier numéro du *Bulletin d'histoire de la sociologie* est téléchargeable sur le site de l'Afs :
http://www.test-afs-socio.fr/drupal/RT49